

PERSPECTIVE DE RECHERCHES FUTURES

Luis MICHELENA

Je suis loin de savoir ce que l'on peut espérer des réflexions, si jamais ce terme est bien approprié, qu'on m'a demandé de présenter ici. En dehors des qualifications, réelles ou fictives, qui ont guidé le choix du rapporteur, il reste à savoir comment pourrait-il donc, n'étant aucunement pourvu du don de prophétie, s'y prendre pour esquisser les chemins de la recherche dans un avenir proche ou lointain. En outre, cette recherche ne fait pas cavalier seul, car elle ne saurait ne pas dépendre de ce qu'on est en train de faire dans des aires linguistiques plus prisées que la nôtre et connaissant des développements d'un ordre plus général.

Ce qui est pourtant faisable, tout en reconnaissant le haut degré d'incertitude qu'une telle tentative comporte, c'est d'essayer d'entrevoir dans le présent la préfiguration des choses à venir. Elles nous sont, certes, inconnues; mais du moment où elles existent déjà en germe parmi nous, elles ne se trouvent plus au-delà de toute conjecture fondée en raison.

Bien qu'indéterminé dans son ensemble, le problème se trouve circonscrit par des conditions dont la portée est indéniable. Commençons par signaler que le Pays Basque traverse –depuis, disons, un demi siècle– une crise de fondements. Pour ne pas sortir du cadre de la langue –qui ne se trouve pas, tant s'en faut, hors d'atteinte–, il suffira de signaler, à titre d'indice du bouleversement dont nous avons été témoins et (en un certain sens) victimes, que l'école (ou l'*ikastola*, si vous préférez), adversaire acharnée de la langue autrefois, semble être devenue son amie et son alliée la plus sûre.

On doit signaler surtout la renaissance, la résurrection (plutôt inattendue parfois) de plusieurs éléments de la culture basque à laquelle nous assistons de nos jours, et principalement de la langue qui est, pour nombre de Basques et par-dessus toute autre chose, la clef de voûte de notre identité. En tout cas, cette langue semble bien avoir survécu au délabrement et à la déchéance de ce que Gilbert Murray a dénommé, en parlant du monde grec, le «conglomérat traditionnel», et cela grâce à la quantité d'efforts investis dans ce domaine

qui ne relève de l'idéologie pas plus (ou pas moins) qu'il ne relève de la mythologie. Ce qu'on fait là-dessus est en rapport, quelles que soient les forces profondes qui en sont le moteur, avec ce que partout et sous des variantes locales on a l'habitude d'appeler *language planning* ou *language engineering*, si vous voulez. Autrement dit, tous ces efforts sont du ressort de la linguistique appliquée, mise au service d'une politique de promotion (c'est-à-dire, de défense et d'illustration) de la langue.

On voudra bien m'excuser si je passe outre sans m'attarder sur ces travaux par rapport auxquels je ne suis qu'un spectateur passionné, certes, mais lointain quand même. Il faut avouer, car il s'agit d'un fait incontestable, que ce chemin est semé de problèmes de tout ordre, théoriques autant que pratiques. Qui plus en est, il faudra expérimenter et la dissection n'y est possible *in anima uili*. A la fin, on aura des résultats qui ne seront pour la plupart qu'une source de renseignements pleins d'intérêt désabusé. Pour nous autres, Basques, ils seront plutôt des motifs de joie ou de mécontentement.

En dehors des problèmes pratiques que soulève toute tentative de politique linguistique (ici, comme ailleurs, on fait toujours de la politique, par action ou par omission), les projets qu'on envisage, dont on tient toujours en vue le côté pratique, comportent pas mal de questions de l'ordre théorique le plus général. Ainsi, il faudrait connaître à l'avance quels seraient les caractères et les dimensions du cadre dans lequel pourraient être considérés la survie et l'épanouissement d'une langue dont le territoire est exigü et où elle n'est même pas la langue de la plupart des habitants. D'emblée, il est nécessaire de trouver à une telle langue un espace abstrait, un espace d'emploi et d'usage dans lequel, malgré la coexistence (qui n'est jamais tout à fait pacifique) avec les grandes langues voisines, elle puisse être toujours un véhicule valable de communication. Ce ne serait pas, cela va sans dire, le moyen de communication, sauf à admettre un bouleversement universel qui, dans cet ordre des choses, ne semble pas prévisible.

La connaissance, à tous points de vue désirable, des précédents étrangers (il faudra bien que les calculs portant sur l'avenir aient quelque fondement empirique, si frêle soit-il) devra être poussée aussi loin que possible. On devra exiger également un minimum de précision et de rigueur, si ce n'est que pour éviter, ce qui n'a pas été le cas jusqu'à présent, des incursions dans le champ de la science-fiction et du feuilleton historique. La première tâche d'un travail de divulgation est d'informer: la persuasion ne vient qu'en tout second lieu et ne doit être que l'aboutissement du travail d'information.

Quoi qu'il en soit, il est raisonnable de penser que l'existence de la langue basque, sa continuité jusqu'à nos jours aura, vu l'intérêt qu'elle a éveillé des siècles durant, une influence bienfaisante sur le développement culturel de notre pays. L'on ne saurait négliger l'incidence d'un tel facteur

lorsque l'on pense que notre maigre contribution à l'art et à la science s'est produite plutôt ailleurs, parmi des étrangers, que chez nous.

Or, on a beau parler de la pensée linguistique basque, dont l'objet presque exclusif n'a été que la langue basque elle-même, comme d'une espèce de songe de la raison ou de la fantaisie qui n'aurait enfanté que des monstres, cet avis ne s'accorde pas avec l'opinion beaucoup plus nuancée, voire élogieuse, que, sur notre tradition grammaticale, ont exprimée différents auteurs allant de W. von Humboldt à Terence H. Wilbur, qui se trouve parmi nous, par exemple. Il n'y a aucune raison de croire que des idées farfelues aient été l'exclusivité d'auteurs basques, de naissance ou d'adoption. Il y a beaucoup à dire en faveur des travaux linguistiques de Larramendi, d'Astarloa, d'Ithurry, d'Azkue, premier président d'Euskaltzaindia, et de tant d'autres dont les noms sont peut être moins divulgués.

Or, cette tradition qui vit chez nous, Basques, presque malgré nous, constitue le débit principal du courant autochtone, aucunement clos aux apports de l'extérieur, auquel est venu se joindre, et nous sommes surtout redevables à Urquijo d'avoir établi ce nexé de façon définitive, la grande et trouble marée de la pensée linguistique générale. Cet *intercourse*, pour employer le mot de Saussure, n'a cessé d'être agissant, depuis Urquijo et Schuchardt, malgré les guerres, civiles ou mondiales, jusqu'à ce qu'on la voie installée au beau milieu de nos études actuelles et, en toute première place, des universitaires, dont la tradition, chez nous, n'est, comme chacun sait, que trop faible et trop obscure.

C'est pour cela que c'est maintenant qu'on voit sortir les études basques d'une espèce d'étape préliminaire qui évoque une longue hibernation. Elles étaient, il n'y a pas longtemps, le patrimoine, ou presque, des gens qui, tout en poursuivant leurs travaux professionnels ou en se bornant à suivre les cours de la Bourse, pouvaient se payer les loisirs consacrés à l'analyse de leur chère langue basque. Encore faut-il ajouter que nos savants ont été le plus souvent des clerks, dans le sens étymologique du terme. Quoi qu'il en soit, le Veblen nous manque qui serait à même d'ébaucher une théorie de nos classes (relativement) oisives. Soulignons encore que, contrairement à ce que ces *unzeitgemässe Betrachtungen* pourraient donner lieu à croire, il n'y a aucun motif de mépriser, tant s'en faut, le profit que les études basques ont pu tirer des efforts de cette foule d'amateurs éclairés.

Tout ceci, d'ailleurs, appartient à un stade largement dépassé. Les études basques sont déjà devenues l'apanage de tous ceux qui, incités par la vocation ou contraints par les besoins de la vie, ont jugé utile d'y dédier travail et loisirs, car ils se trouvent en proie, comme il arrive partout aux gens de ce métier, aux affres universelles du *publish or perish*. Ce procès, dont on peut situer le commencement vers 1960, n'est que trop naturel, et salutaire pour le pays et pour sa culture, en tant que naturel. Il faut bien vivre et, puisqu'il est nécessaire de travailler pour y arriver, il vaut mieux que chacun, autant que

possible, soit à même de labourer le champ qu'il s'est choisi lui-même, plutôt que devenir, ce qui était auparavant la règle, le défricheur salarié de celui d'autrui.

Il y a maintenant pas mal de gens qui sont près de finir leurs études de philologie basque et il y a, par surcroît, beaucoup d'autres qui, ayant leur licence ou leur doctorat en philologie (hispanique, française, classique, etc.), ont jeté leur dévolu sur les études basques: leur nombre, pour peu qu'on ne se laisse pas séduire par les fanfares guerrières, ne fera qu'augmenter. Bien sûr, on peut faire aussi de la philologie basque ailleurs, n'importe où, et tout le monde, qu'on soit basque ou non, ne saura que se réjouir et tirer profit des résultats. N'empêche que le Pays Basque semble destiné de toute évidence à être le foyer de choix de ces études.

C'est un fait dont l'existence doit être reconnue, si indésirable soit-elle, que la linguistique (ou plutôt la philologie, qui en est le genre prochain dans le plan académique espagnol, tout au moins) devient de plus en plus compartimentée, dans des compartiments dont l'étanchéité ne fait pas de doute, malgré le baratin, qu'on ne cesse jamais d'entendre, de ceux qui vantent les vertus (théoriques, cela va de soi) des rapports interdisciplinaires. Il s'agit en l'espèce d'un cloisonnement, disons, horizontal, fondé sur la barrière rebutante qui sépare toujours une langue d'une autre qui, de prime abord, nous est étrangère: devant cet obstacle de fait, fortifié par le principe du moindre effort, les arguments théoriques ne valent rien, qui chercheraient, bien au contraire, des divisions verticales où les faits linguistiques se réclamant des mêmes principes seraient étudiés ensemble sans ce souci plus qu'il n'en est besoin de ce qu'ils soient attestés dans la même langue ou dans des langues diverses. Dans un univers supportable et régi de façon à peu près tolérable, il ne saurait croître un foisonnement de phonétiques, par exemple (anglaise, française, etc.), tandis que la phonétique tout court ne trouve de place nulle part.

Quoi qu'il en soit, on commencera par constater que nous sommes en retard, à la suite de nos propres péchés historiques et aussi de ceux d'autres gens. Il faut donc brûler les étapes, si l'on ne veut pas rester distancé pour toujours. Les grandes lignes de ce que devrait être notre enseignement, avant tout à l'échelon supérieur, et notre recherche paraissent assez claires, bien que l'on ne sache trop bien comment s'y prendre pour arriver aux buts souhaités. Un point semble, toutefois, acquis. Les études basques (qui dans le passé se sont organisées autour de la langue), peuvent et doivent constituer, ainsi qu'on l'a déjà souligné, l'un des noyaux qui permettront l'essor de l'activité intellectuelle dans le *piccolo mondo* basque, dont la condition préalable est l'institution d'un système réglé et efficace de transmission et d'avancement des connaissances d'une génération à une autre. Et nous envisageons un système où, comme disait Meillet, tout se tient.

Voici un domaine où tout chauvinisme est funeste, ce qu'on peut prouver par des raisons d'efficacité, sans avoir recours à des considérations éthiques ou autres. La langue basque, avec ses caractéristiques propres (qui ne sont pas, tant s'en faut, exclusives), est une langue parmi d'autres. On ne peut évidemment l'analyser en faisant abstraction de toute autre langue, prochaine ou lointaine dans le temps et dans l'espace. La phonétique basque relève de la phonétique générale (de la phonétique tout court), la phonologie basque de la phonologie, et ainsi de suite. Et personne ne va nier que la grammaire basque, quelle qu'en soit la forme, devra choisir le modèle parmi ceux qui pourra lui offrir la théorie des grammaires possibles.

Ce qu'on a dit ci-dessus n'est évidemment que l'amorce: on n'en finirait jamais si l'on essayait d'énumérer les liens, non seulement de l'euskara avec d'autres langues, mais aussi ceux des disciplines dont l'objet *sub diversis speciebus* est le langage humain avec d'autres disciplines, celles comprises sous le binôme lettres et sciences humaines. Ensuite, le rapport avec les sciences empiriques, la linguistique aussi bien que la psychologie, la sociologie, l'ethnographie (et, en outre, celles qu'on désigne par des dénominations hybrides dont l'usage devient de plus en plus courant), ne peuvent se passer des sciences formelles, cet instrument irréclinable de toute pensée qui se veut organisée. Il serait presque tout aussi facile de trouver des liens avec les sciences naturelles: la physiologie de la perception et de la production des sons articulés, le découpage en traits simultanés ou successifs du continuum de la pensée qui exigent quelques hypothèses sur l'agencement de cette caisse noire qui est notre système nerveux central.

Et, quoique certaines gens sont, peut-être, enclins à croire que l'on est trop obsédé de soucis démodés, c'est un fait évident, et non négligeable par conséquent, que la dimension historique est inhérente aux langues, tout aussi bien qu'à n'importe quelle autre institution humaine et encore, pourrait-on ajouter, à la terre avant même que notre présence ou celle de nos ancêtres immédiats ne s'y soit manifestée.

Bref, la langue basque et tout ce qui l'entoure peut bien être l'un des points de départ pour parcourir ce que Bühler, suivant la tradition, appelait encore le *globus scientiarum*. L'impulsion nous vient du dehors, mais nous pouvons quand même y rajouter. Elcano, ne l'oublions pas, a su mener à bon terme le voyage de circumnavigation, entrepris en Espagne par un portugais et poursuivi jusqu'aux îles Philippines.

Revenons à la langue et à la linguistique *in genere*. Les théories, quelle qu'en soit la couleur—grise ou non—, sont indispensables ici comme ailleurs, et on sait quel est l'embarras de richesses auquel se heurte le chercheur dès les premiers pas. Il n'y a pas, toutefois, de savoir empirique qui ne doive pas commencer par la récolte et la classification des données, bref, par la taxonomie, guidée quant au critère de la pertinence par des idées théoriques implicites ou explicites. Le choix des doctrines n'est pas si important, à ce que

je crois, tant qu'on ne sort pas de ce stade. Il faudra serrer de près les faits, les décrire de façon aussi précise que possible, même si la description n'en est pas suffisamment «compacte» ou élégante.

Au moins dans cette phase préliminaire, il faudra toujours compter sur les gens du pays en tant qu'informateurs, si l'on peut dire, aussi bien qu'en tant qu'enquêteurs. Il ne sera donc pas inutile de procéder à une révision de l'état de nos connaissances (et de nos ignorances) dans ce premier échelon de la recherche.

Il y a la langue parlée, et il y a la langue écrite. Pour ce qui est de la première, on a déjà souligné dans ces rencontres quelle est la triste situation de la dialectologie basque, situation dont découle l'urgence des tâches. Ceci vaut aussi pour la dialectologie historique, dont maint trait pourrait être récupéré, avec l'onomastique à l'appui.

On ne saurait dire que l'état des études de phonétique et de phonologie soit satisfaisante: il y a, quand même, un certain accord à propos de ce qu'on ignore. On croit savoir, ce qui n'est pas sans importance, où se trouvent les obstacles et les impasses.

Nous sommes bien placés pour ce qui est du vocabulaire. On peut dire que, tout compte fait, il est bien connu, dans la mesure où les mots sont parvenus jusqu'à nous. Cependant, si les textes basques ont été dépouillés ou presque, il y a beaucoup à faire dans le champ de la tradition secondaire (*Nebenüberlieferung*), car presque tous les noms propres et pas mal de mots et de phrases ont été transmis dans des contextes non basques.

Reste aussi à étudier une grande partie du vocabulaire technique au sens large du terme (mots culturels, etc.), laquelle, comme nous signalait Julio Caro Baroja pendant la récente visite d'Euskaltzaindia à Vera, ne figure pas dans la plupart des dictionnaires basques (les anciens, et celui de Larramendi en premier lieu, constituant la principale exception à la règle), à la suite de considérations d'ordre puriste. La question, néanmoins, ne se pose pas du point de vue de l'origine, mais de celui de l'usage. Et, si ces mots ont été d'un emploi normal et général, quel droit possède-t-on pour les barrer des listes de mots basques?

La morphologie, dans le sens littéral du terme, a été assez fouillée. C'est vrai que, par exemple, nous ne possédons pas encore le «flexionario», la liste de toutes les formes attestées du verbe personnel que demandait Olabide en 1918. C'est vrai aussi, sur le plan diachronique, que l'oeuvre de Schuchardt (*Baskische Studien I*, etc.), qui s'obstinait à faire de l'histoire au moyen de procédés ahistoriques, pèse toujours sur les études de morphologie verbale. Il y a, certes, plusieurs genres d'explication linguistique, dont celle de caractère historique n'est qu'une, aucunement privilégiée, parmi d'autres. Mais l'histoire, la diachronie si vous voulez, a ses droits, qui sont indéniables, quoique restreints.

Il me semble sûr qu'une considération évolutive du verbe basque, en tenant surtout compte de la chronologie et de la géographie, telle qu'on la connaît dans des domaines plus favorisés, éclairerait d'une lumière nouvelle la courte histoire et la préhistoire récente de notre verbe. Des considérations probabilistes, fondées sur des statistiques de fréquences, aideraient à confirmer ou à infirmer les idées opposées qu'on se fait, disons, sur la distribution des infixes *-a-* / *-e-* et sur son caractère archaïque ou innovateur.

Le taux d'incertitude augmente, on se doute bien, au fur et à mesure que les configurations linguistiques deviennent plus complexes: autant dire que la syntaxe est le domaine le moins exploré de la langue. Il n'y a pas que les perplexités d'ordre théorique. Il y a nombre de questions élémentaires, dont nous ne connaissons pas la réponse. Rien de plus facile que de dresser une longue liste de questions du type «comment emploie-t-on (a-t-on employé) telle construction dans telle contrée?» Dans ces circonstances, même si nous nous en tenons strictement à la pratique, on ne peut établir et prescrire «le bon usage» faute de fondements pour l'instituer. Devra-t-on dire encore une fois qu'on est gêné de faire de la linguistique normative en basque du fait que nous nous heurtons à une surabondance de traditions (régionales, locales, d'époque et de niveau) qu'il faudra trier sur le volet avant d'arriver à des conclusions, même provisoires, dont l'autorité ne soit pas trop chancelante? En un mot, et pour résumer, aussitôt qu'on commence à étudier la structure fine de la langue, on a beau s'agiter sur place, la recherche n'avance guère.

Nous avons parlé de la langue comme le noyau autour duquel se sont cristallisées les études basques: pour s'en convaincre, il suffit d'examiner les indices de la *Revue Internationale des Etudes Basques*. Elle pourrait être aussi, dans le monde universitaire actuel, un centre d'intérêt, pour la recherche linguistique d'abord et pour d'autres domaines ensuite, ainsi qu'on l'a indiqué. D'une façon tout à fait spéciale, quoique je ne sois aucunement enclin à accepter l'hégémonie de la *Belletristik*, je ne puis non plus passer sous silence que la linguistique a été longtemps, et pour cause, *ancilla philologiae*. Pour les détails, je renvoie au tableau, si provocatif par le fait même qu'il était prématuré, que A. Tovar a esquissé en 1942: *Lingüística y filología clásica: su situación actual*, Madrid, Rev. de Occidente, 1944. En tout cas, le gain le plus positif de la philologie, depuis que Wolf en a revendiqué le nom, me semble être le point de vue rigide historiquement qu'on a imposé, à titre de première approximation, à la langue et aux textes. Ceci suppose un éloignement par rapport à l'oeuvre (on se souvient qu'une attitude pareille a été prônée par quelques-uns par rapport à la scène), comme s'il s'agissait de textes en langue étrangère qui exigent un long travail de préparation afin de réparer les voies d'accès, ponts et chaussées, qu'on a trouvés coupés.

La philologie basque, le cadre dans lequel devront s'inscrire les recherches linguistiques, offre de bonnes possibilités aux chercheurs, qui sont plus nombreux et dont l'âge moyen est plus bas qu'auparavant. Beaucoup reste à

faire, presque tout si l'on veut atteindre un niveau similaire à celui qui est de règle dans des aires voisines. La littérature en euskara, prose et vers, n'est pas bien connue, du point de vue formel, tout d'abord. On croit souvent que la substance, le contenu, étant tout à fait familier, ne présente guère de difficultés, mais il s'agit probablement d'un mirage. L'état actuel de notre histoire ne permet qu'un optimisme fort modéré.

Voici quelques domaines dont on se souvient immédiatement, sans aucun effort: la métrique, ancienne et moderne, improvisée ou méditée, populaire et savante; les rapports, si vantés, entre vers et musique, qui seraient autrefois inséparables; les formes du récit, populaires ou autres; ses genres; personnages, figures, mythes, croyances, rites. Les facteurs politiques et socio-économiques et leur action au long de l'histoire. Le milieu, le public, les conditionnements de l'intérêt en tout ce qui se rapporte à l'oeuvre littéraire.

Prenons, par exemple, les formules de n'importe quel ordre. Sauf quelques échantillons de diction formulaire dans des fragments de vieux poèmes, on ignore presque tout de la forme des proverbes, des formules magiques, juridiques, etc. On a recueilli pas mal de matériaux, ce qui est un gain incontestable qui ouvre de bonnes perspectives pour l'avenir. C'est, toutefois, ce type de langage *littéral*, destiné à durer sous une forme qu'on désire immuable, celui qui offre, parmi les éléments de transmission orale, les meilleures garanties d'ancienneté. Il suffira, je crois, de rappeler ce que Eduard Norden a écrit, voici bien d'années, dans *Die antike Kunstprosa*⁵, II, 30 s., à propos de ce type de prose «die... der alltäglichen Sphäre entrückt ist».

Jusqu'ici on n'a fait presque mention que d'une foule de menus détails, mais il n'est pas dit pour autant que ces détails soient isolés et inconnexes. Or des ensembles d'éléments, munis de relations, sont des structures. Le travail le plus terre à terre pourra servir, s'il arrive à établir des fondements solides, à bâtir des constructions imposantes.

Je viens de lire (ap. Sota Dzidziguri, «Baski i gruziny», *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung* 32 (1979), 437 ss.) que l'académicien soviétique V.R. Sismarev croit que «La bascologie est (aujourd'hui) un problème de signification mondiale.» Je me fais un plaisir d'accepter son avis. S'il s'agit d'éclaircir la préhistoire du bassin méditerranéen, je ne crois pas trop à ce que l'on nous apporte la preuve de la parenté génétique du basque avec des langues situées maintenant beaucoup plus à l'est. Mais, même si l'on n'y parvient pas, je ne pense pas que le témoignage du basque, étudié en profondeur, soit aucunement à négliger. On a beau se pencher du côté historique, il y a quand même d'autres domaines où la linguistique a tout aussi bien son mot à dire.

LABURPENEA

Honako hau ez duzue besteren itzulpena, laburpena baizik, laburturik ere aski eta gehiegi delakoan.

Egotzi zaidan ezina ez dut egiteko biderik. Onenean ere, egungo eguneko gauzen egoera dut irizpide bakarra etorkizunari antzemateko.

Azken aldiko erauntsiak urratuxe ditu dagoeneko tradizioaren bitartez jaso genituen egiturak. Baita hizkuntza gaian ere, lehen euskarak (zirudienez) ezjakina bazuen aldeko eta irakaskuntza etsai amorratu, orain, alderantziz, badirudi ezin dezakeela jakitea eta ikastola dela medio baizik irau.

Ez naiz hemen sartzen, eskarmentu gutti dudalako sail horretan, hizkuntza sendotzeko eta aitzinatzeko egiten ari diren eta egingo diren lanen berri ematen. Badu horrek axola teoriaren aldetik ere, esperimendu larri batekin abiatu baikara, nahi eta ez nahi. Bi gauza eskatuko nizkieke, haatik, hauzi horietan esku eta iritzi duten guztiei. Lehenbizikoz, gurearen neurriko hizkuntzak neke eta estilurik aski baduenez gero bizirik iraungo baldin badu, gure helburuak eta jomugak zehazki finka ditzagula, norainoko asmoetan hasiak garen gogoan eduki dezagun. Bigarrenez, berriz, eta besteren buruan ikasi beharko dugunez gero, saia gaitzela bestetango berriak diren bezalatsu azaltzen, eta ez ipuin edo exenplu gisa.

Hizkuntza izan da gure izaeraren habe eta sustengu nagusia. Euskararen inguruan sortu eta hazi zen garai bateko Eusko Ikaskuntza, eta gure unibertsitate-bizitzak euskara izango du orain ere abiapuntu nabarmenatarik bat. Hala behar ere, horrek bildu baititu Euskal herriko semealabek ditugun ondasunen artean, etxeko eta kanpokoan gogorik gehienak.

Euskal ikerlana, garai batean, ez zen ia inoren ogibidea. Astidunak genituen horretan langile, ondasunez ongi jantziak zeudelako edota, beste bizibiderik zutelarik ere (eta medikuak aipa ditzakegu bereziki), txolarteetan bederen euskal alorra lantzeko amorru bizia zutelako. Eta azkenekoan artean (eta baita ere, zenbait aldiz, aurrenekoenean) elizgizonak ziren gehienak.

Orain, ordea, haizeak bestetara garamatza. Gogoak eta beharrak mugiturik doa jende gazteagoa euskal azterketara. Lan egin behar denez gero biziko baldin bada, hobeko da gogoko den lanean ari, bestetan gogo gaiztoz baino. Azkenean, euskal filologiari horrenbeste jendek ekin diolarik, esan dezakegu, eta bazen ordu, badirudiela Euskal herria izango dugula aurrerantzean, okerrera iraultzen ez bagaituzte, euskal azterlanen abia eta kokalekua.

Euskara ez da, noski, beste edozein hizkuntza bezalako zerbait besterik (euskaldunontzat gehixeago badirudi ere), eta galbidean genbiltzake beste hizkuntzetarik berezirik hartu nahi bagenu. Hizkuntzalaritza bat da; hobeki esan, bat, behar luke izan, eta, hizkuntzen arteko ezberdintasun bortitzen hesia eragozpen badugu ere, batasun horren alde jokatu behar dugu, eta edozein separatismoren kontra. Guk, euskaldunok, inork baino areago, hain berria eta ahula dugun Unibertsitatea biziko bada eta aurrera joango, premiazko baitugu zenbait babesleku gogor. Hortik, eta beste zenbait puntutarik dudarik gabe, hasi beharko dugu behar den mailan ikasketak eta azterketak lotzen eta zabaltzen.

Egungo egunean, badirudi teoria nahastekak sortu duen zorarena agertzen dela gailen linguistikan. Horrela izanik ere, ez du horrek ematen duen adina ardura. Nola-nahi ere den, gaiak biltzea eta sailkatzea da lehen eginbidea, baita euskal arloan ere, nahiz ez izan azkena. Eta bildu direnak ahalik eta zehatzenik azaltzea.

Badugu aho-hizkera eta izkribuzkoa. Ahozkoari dagokionez, badakigu, eta hortaz mintzatu zaizkigu hemen, zertan den gure dialektologia, Bonaparteren egunetan gelditua, gutti gora-behera. Hortik datozkigu presak, berehala egiten ez den gauza franko ez baita sekula egiteko biderik izango.

Hizkuntzari buruzko istudioetan: fonologi-fonetikak oso aurreratuak ditugunik ezin esan. Debekuak eta hutsuneak non dauden badakigu, ordea, eta ez da ahuntzaren gauerdiko eztula.

Hiztegia, franko ongi ezagutzen da, hañtz ongi ez bada ere. Hobeki ezagutuko genuke, gainera, gogoko ez dugun lan apurren bat geure bizkar hartuko bagenu. Hiztegieta segitzeko eskubiderik ez duten iratxoez ari naiz, jakina. Bi sail, bederen, sakonkiago, ikertu behar genituzke: erdal testuetan ageri diren izen, hitz eta esaldiena, batetik, eta garbikeriak baztertu dituen erdaratikako hitz ibiltariena, bestetik.

Morfologia, letraz-letra hartzen dut orain, landuxea dugu, baita aditz-sailean ere. Ez behar zen gai guztia bildua dugulako, ezta ere beti historiari zor zaiona opa diogulako. Kondaira eta bilakaera beti ahotan ditugunez gero, badirudi estatistika lana, aldeko eta aldiko testuekin, probetxugarri izango genukeela eztabaidan darabiltzagun zenbait puntu garbitzeko.

Larriak, ezinbestean, sintasi arazoetan ditugu. Eskerrak gero eta langile gehiago ari dela sail honetan, batez ere hemen bertan. Badirudi, haatik, inori nola mintza erakutsi behar badiogu, geurok hasi behar genukeela han eta hemen, lehen eta orain, jendea, eta idazleak batez ere, nola mintzatu diren zinetan jakiten.

Linguistika filologiaren mende agertzen zaigu gurean, eta hala behar ere, oraingoz behintzat, aspaldiko mendeetan horrelatsu izan ere baitzen. Filologia, dakigunez, hizkuntzalaritza bere barrutian hartzen baitu, hau baino eremu zabalagoaren jabe gertatzen da.

Eta badu zer egin gure artean. Gure literatura, hitz laino eta hitz neurtu, ez dugu ongi ezagutzen, ez azalaren aldetik ezta ere edukiarenetik. Zaila da, izan ere, testuak ongi ukertu ahal izatea, aldi joanaren historia hain gaizki aztertua dagoelarik.

Ikertzeke dauden gaien zerrenda luzeegia litzateke: neurkera, zaharra eta berria, landua eta herrikoia; neurtitzek musikarekin, doinuarekin, duten zerikusia; kontabideak, herrikoak eta ikasiak; kontaketa motak; nork, norentzat eta zer girotan idatzi duen, eta abar. Orobat, nor eta nolakoak ziren entzule-irakurleak.

Gehiago luzatu gabe, hauxe da nik ateratzen dudana ondorioa (neronek sartua dudalako, noski). Gisa horretako lan apalak ez direla inolaz ere guttiestekoak, hortik sor baitaitezke aurkikunde zabal-sakonak. Euskarak ez du behar bada oraingoz argituko aspaldian eskatzen zaion misterio ezkutu horietakorik. Zerbait berri jakiteko bidean jar gaitzake, ordea.